

SMITH COLLEGE

Paris

2007/2008

Une collection de vingt-trois souvenirs réunie

par

Eglal Doss-Quinby
Directrice 2007/2008

*Nos plus beaux
souvenirs*

Le passé que je raconte est à l'imparfait. Ce que je suis venue à aimer, c'est la possibilité des habitudes au milieu des incertitudes d'une année à l'étranger. Ce qui relie mon plus beau souvenir à beaucoup d'autres, c'est la Seine. C'est la nuit. Les vendredis et les samedis, après une semaine difficile, composée d'études, de responsabilités, d'un sentiment d'étrangeté continu, je retrouvais quelques amies sur la place Saint Michel. Nous passions plusieurs heures à traverser les ponts et à partager une bouteille de vin sur le pont Neuf. Nous nous baladions n'importe où, au bord de la Seine. Quelquefois, les amies venaient de Smith ou d'un pays étranger, elles nous rejoignaient dans nos pérégrinations. On discutait, on bavardait, on échangeait nos impressions kaléidoscopiques de la ville. Au dessous de nous, les lumières flottaient sur la Seine, le long du quai. Les touristes dans les bateaux, frappés par la couleur locale que nous incarnions, essayaient d'attirer notre attention avec des cris et des signes de la main. Je ne sais pas pourquoi, maintenant il me semble que la lune était toujours pleine, ronde dans le ciel clair. J'ai changé d'avis mille fois pendant ces rencontres entre amies intimes. J'aimais la liberté d'être hors de ma vie normale, d'être hors du quotidien. Je détestais la fatigue d'habiter si longtemps à l'étranger. J'étais certaine qu'après cette année je ne vivrais plus jamais en France. Maintenant j'ai perdu ma certitude.

Entre la Seine et le ciel, dans une conversation fluide qui ne finissait jamais, je me rendais compte que la vie à Paris incarne ce paradoxe entre le quotidien et le magique. Dans le noir, les ampoules lumineuses inscrivaient le mot SAMARITAINE à droite du plus vieux pont de Paris, me rappelant l'heure tardive.

Cette année a été une année de ma vie. Donc, il n'y a pas de *fin*. C'est ça qui sera mon plus beau souvenir, après que je quitte la ville, après que je me replonge dans tout ce qui est ma vie. J'ai habité ici. J'ai vécu à Paris.

Emily Casey

Après neuf mois à Paris, il est impossible de choisir un seul souvenir qui représente mon année parce qu'elle se compose de plusieurs petits souvenirs. Je suis venue en France pour mieux comprendre l'art et l'histoire de l'art, mais surtout, je suis venue en France pour manger. La nourriture a toujours été un élément important de ma vie, et je trouve que mes souvenirs sont souvent liés aux choses que j'ai mangées. J'ai une multitude des bons souvenirs de la nourriture : les petites découvertes, quand j'ai mangé quelque chose pour la première fois, et les choses que j'ai mangées habituellement, mais qui me font toujours sourire. Je me souviens bien de la première fois où j'ai mangé du Berthillon et me suis promenée dans l'Île St. Louis avec mon cornet de glace au chocolat. Je me souviendrai toujours affectueusement de la fois où Laura m'a invitée chez Angelina et j'ai mangé un macaron framboise-chantilly et des framboises fraîches pour la première fois. Quelle joie ! Et quel grand jour quand on trouve finalement sa boulangerie-pâtisserie préférée. La mienne se trouve sur le boulevard des Batignolles et il y a des sandwiches, et de belles pâtisseries pas chères, et il y a toujours des gâteaux splendides dans la vitrine que j'aime bien regarder. Aussi, je pense que les marchés de Paris me manqueront. Il n'y a rien de plus amusant que de marcher dans le marché bio sur le boulevard des Batignolles le samedi matin et de regarder tous les produits frais et les vieilles dames qui les achètent. Mais, je pense que je me souviendrai toujours de l'odeur du pain chaud des boulangeries et je pense que cette odeur me manquera beaucoup quand je rentrerai aux États-Unis.

Ren DeCherney

Bras dessus bras dessous, nous marchons à trois de front ; nos paroles traversent le globe entier ainsi que la profondeur de notre être ici. Nous remarquons vaguement que nous nous promenons le long du boulevard Saint Germain au beau milieu de la nuit, sous une pluie douce et étrangement merveilleuse dans la chaleur du printemps. Après les torrents de grisaille qui nous ont presque noyées cette année. L'angoisse et la tristesse profonde nous accompagnent toujours, peut-être, aussi incompréhensibles que la ville où nous essayons de nous construire une vie. Mais cela n'empêche que, comme la ville, nous avons toujours de nouvelles vieilles fenêtres à ouvrir. On ouvre toute une gamme de fenêtres : la pluie tombe dans l'appartement, on se penche vers l'extérieur, on converse avec les voisins.

Toujours, cette conscience ambiguë de notre lieu de rencontre, sous l'éclat de nos pensées et la lueur de nos perceptions. La superpuissance de Paris, de ses histoires enracinées dans les mêmes portes que nous franchissons et les escaliers que nous gravissons quotidiennement, quelle que soit la condition de notre esprit.

Lila Dodge

Mon plus beau souvenir de Paris en est peut-être le premier. Il date du soir de mon arrivée. Après avoir disparu à Bruxelles, mes valises m'avaient retrouvée, et j'étais soulagée d'être dans la ville des Lumières sans avoir perdu mes bras, mes jambes, ou mon sac. Bien sûr, il m'a fallu une demi-heure d'épreuves terribles pour sortir des interminables tunnels de Montparnasse-Bienvenue et atteindre l'air libre, mais j'étais là ! C'était un moment aigre-doux, bien entendu : j'avais du mal à croire que j'étais si loin de ma famille et que je n'allais pas la voir avant longtemps. Mais mon cœur serré ressentait d'autres émotions, plus positives : une sorte d'énergie nerveuse, d'émoi heureux. Je me suis dit, naïvement, que je n'entendrais plus l'accent éructant des Américains pendant neuf mois, et je m'en suis réjouie.

J'ai déposé mes affaires à l'hôtel et je me suis apprêtée à sortir, en mettant mes petites chaussures rouges, achetées en prévision de mon séjour. Il faisait beau ce soir-là, et Paris m'inspirait les plus magiques des sentiments. Je trouvais même que l'air sentait le croissant, mais maintenant, je me méfie un peu de cette première impression. Ce soir-là, au coucher du soleil, je me suis promenée sur les quais, le long de la Seine, savourant tous les délices sensuels que seul un touriste peut apprécier : les bruits des voitures sur les pavés, l'amertume de mon café tiède, l'eau éclaboussante des fontaines, et oui, le scintillement de la tour Eiffel. Tout me rappelait le film *Ratatouille* : c'était cliché, c'était le Paris des Américains, mais ça alors, c'était merveilleux.

Erica Faller

J'avais quarante minutes de retard. Leur avion avait atterri et je ne les ai pas vues dans la salle des arrivées à l'aéroport Charles De Gaulle. J'avais peur qu'elles soient déjà parties pour l'auberge de jeunesse. Puis quelqu'un a posé sa main sur mon épaule, je me suis retournée et j'ai aperçu Hannah et Meg juste à côté de moi. C'était leur première soirée à Paris. J'ai voulu leur montrer cette ville magnifique.

Nous sommes sorties du métro à Saint Michel. Devant nous, la Seine coulait. Ça se passait fin janvier, il faisait frais, mais pas froid, et les étoiles brillaient dans le bleu foncé de la nuit. Nous nous sommes approchées de la cathédrale Notre Dame où un sapin de Noël était illuminé. Il y avait seulement trois autres personnes sur le parvis. Un calme étrange régnait. Nous nous sommes assises et Hannah a sorti sa petite guitare de voyage. Elle s'est mise à jouer un air triste de Joni Mitchell que nous chantons dans notre groupe. La musique a résonné partout et j'étais nostalgique de Smith College. Les chansons sont devenues plus en plus bêtes; Meg et moi avons commencé à danser comme des folles.

Au milieu de ces festivités, des gens habillés en clowns sont passés en vélo devant nous, et ils ont fait tinter leur sonnette. Nos rires se sont entendus jusqu'à la tour Eiffel.

Samantha Fisher

Choisir mon plus beau souvenir c'est comme choisir le meilleur ingrédient d'un bon soufflé. Le moment qui me vient à l'esprit n'est pas plus ou moins beau que les autres. En fait, c'est un mercredi comme tous les mercredis. Le matin, après le voyage habituel dans deux RER et le métro, je suis arrivée dans le XX^e pour faire du baby-sitting. Les filles dont je m'occupe sont franco-américaines et elles s'expriment facilement en anglais et en français. Elles m'ont saluée en anglais puis elles ont continué à se disputer en français à propos de leur jeu de corde à sauter. Pendant la matinée, on a travaillé sur l'exposé de Clara (la Grande Ourse), on a discuté de musique (non, en fait, Bob Dylan n'est pas français) et on a examiné les différences culturelles (on mange beaucoup plus de pastèque aux États-Unis). Vers midi, je suis allée avec Juliette chercher du pain à la boulangerie du coin. Pendant qu'on faisait la queue, je lui ai demandé ce qu'elle voulait. Elle m'a regardé, d'un air très inquiet, et m'a dit : « But *Emily*, you'll have to speak *French* ».

À ce moment-là, son souci m'a vraiment amusée, mais après cela m'a fait réfléchir ; ce que Juliette ignorait – qu'en fait, je suis assez à l'aise pour commander du pain en français – n'est pas évident. Ce moment avec Juliette a fait apparaître le vrai sens d'appartenance à Paris que je sentais. En rentrant chez moi ce soir-là, j'ai vu la Sorbonne et j'ai pensé à mes cours en français, et au dîner qui m'attendait avec une belle conversation en français. Je suis passée à la boulangerie pour acheter une baguette pour le repas du soir, et j'étais vraiment contente.

Emily Freeman

Juste au bas de l'immeuble de ma famille d'accueil, il y a quatre commerces typiquement français : une boulangerie, une épicerie, un tabac et un café. Au mois de septembre, j'ai découvert à quel point ces quatre boutiques pouvaient être pratiques : si ma mère d'accueil en avait besoin, je descendais acheter du pain à la boulangerie ou des glaçons à l'épicerie. Si je voulais envoyer une carte postale à ma mère aux États-Unis, il me suffisait de traverser la rue pour acheter un timbre au tabac. De même, si j'avais du mal à émerger du sommeil le matin, un café à « l'Amuse-Gueule » était toujours le bienvenu.

Avec le temps, j'ai appris à connaître les commerçants, et j'ai réalisé que je venais chez eux plus par plaisir que par nécessité. La boulangère et moi avons commencé à nous tutoyer. Ben, l'épicier, m'appelait par mon prénom et me demandait comment se passaient mes études. Geoffroy me saluait à travers la vitrine de son café et la dame du tabac me donnait toujours une éponge humide pour que je puisse coller mon timbre sur la carte postale sans avoir à le lécher. Au mois de décembre, juste avant les vacances scolaires, je suis descendue de l'appartement de ma famille d'accueil pour chercher du pain et de la glace, comme d'habitude. En allant à la boulangerie et chez Ben, en passant par le tabac et l'Amuse-Gueule je me suis rendu compte que ces commerces n'étaient plus quatre quelconques boutiques françaises, mais qu'elles étaient mes boutiques. J'ai été submergée par un sentiment d'appartenance à mon quartier ; je ne logeais plus seulement à Paris, j'y vivais. C'est le moment où j'ai su que, bien que née à San Francisco, j'étais devenue parisienne.

Rebecca Freeman

Le 18 mars 2008, mon amie et sa copine sont venues à Paris pour me rendre visite. L'une d'elles m'a appelé après l'atelier d'écriture. J'ai ouvert la fenêtre pour voir si elles étaient en bas. Quand j'ai refermé la fenêtre, mon coude est passé à travers le carreau. La vitre s'est écrasée dans la rue. Personne n'a été blessé et moi non plus. Puis j'ai retrouvé mes amies sur le boulevard du Montparnasse. On est allés devant l'église Saint-Julien-le-Pauvre, dans le square où pousse le plus vieil arbre de Paris, un robinier. Un oiseau posé sur une branche a fienté à deux centimètres de ma tête. Ensuite, je devais passer un examen au centre Madeleine. Puis je suis allé à l'Olympia pour voir The Gossip. Au cours du concert, un spectateur qui était transporté à bout de bras par la foule est tombé sur ma tête. À la fin du spectacle, Beth Ditto, la chanteuse du groupe, est revenue sur la scène après deux rappels. « Est-ce que vous me feriez une faveur ? » a-t-elle demandé à la salle. « Connaissez-vous la chanson d'Édith Piaf ? Vous pourriez la chanter pour moi ? » Des milliers de Français autour de moi se sont mis à chanter « La vie en rose ». Et ça m'a fait quelque chose.

K. Fund

Ce qui fait le séjour à Paris si spécial est le fait qu'on n'est pas que pour visiter mais pour y habiter. C'est pour cela que, pour moi, c'était souvent les activités très banales, les choses que je pourrais même faire aux Etats-Unis qui m'ont impressionnée le plus. C'était dans ces moments, en faisant des choses complètement ordinaires, que, tout d'un coup, j'étais frappée par l'idée que j'étais à Paris, et que, de plus, j'habitais à Paris et que je connaissais Paris. C'était dans ces moments que j'avais un sentiment de gratitude et d'incrédulité d'avoir passé cette année à Paris. Un beau souvenir qui restera en moi pour toujours s'est passé en mars. C'était un des premiers jours où il était évident que le printemps était vraiment arrivé. Je me suis réveillée, et, en voyant le soleil brillant de ma fenêtre, j'ai décidé que c'était le jour idéal pour faire du vélo. J'ai mis une pomme et un roman dans mon sac et je suis partie. Je me souviens que c'était dimanche, le seul jour où la voie sur berge est fermée aux voitures, alors j'y suis descendue depuis Oberkampf. J'ai suivi la Seine jusqu'au Musée du Quai Branly. Il faisait beau, en fait, c'était le temps parfait, avec le vent et le soleil, je ne pouvais pas être plus heureuse. J'ai stationné le vélo et j'ai trouvé un parc sur la Seine avec un banc ouvert sous le soleil, juste pour moi. Je me suis assise et j'ai sorti la pomme et le roman de mon sac. J'ai ouvert le livre là où je l'avais terminé la dernière fois. J'étais parfaitement à l'aise. Finalement j'ai pris une grande bouchée de la pomme, complètement satisfaite par cette excursion peut-être pas spéciale, mais absolument parfaite.

Norabelle Greenberger

Le jour de mon retour à Paris, après une semaine dans le Sud de la France, je suis passée par la Gare du Nord. Quand je suis sortie de la gare, j'ai vu le soleil qui brillait et qui illuminait les rues. Ce quartier n'est pas tout à fait le plus bel endroit de Paris, mais en entendant le bruit des voitures, en voyant la ville animée, en pleine activité, je me suis sentie réconfortée. C'est mon plus beau souvenir. À ce moment- là, je me suis rendu compte qu'à Paris, j'étais chez moi.

Jennifer Han

C'était un après-midi en novembre ; mon amie Julia visitait Paris avec Bonnie, une fille de première année. Nous attendions le Montmartrobus à Pigalle, et il prenait son temps (je l'avais découvert, si j'ose dire, quelques jours auparavant et je l'avais trouvé génial). Pourtant, ce jour-là, il ne venait pas. Au moment où nous étions sur le point de partir, une camionnette portant le panneau du Montmartrobus est arrivée. C'est vrai que ce bus est normalement plus petit que les autres, mais j'étais étonnée de voir une navette.

Malgré cette surprise, nous sommes montées et nous nous sommes installées au fond. Nous avons fait le parcours d'un bout à l'autre, juste pour le plaisir. À la fin, devant la mairie du XVIII^e, nous avons traversé la place et nous avons repris le bus dans l'autre sens !

Enfin, nous nous sommes installées sur les marches devant le Sacré Cœur. Nous y avons passé quelque temps à regarder le coucher du soleil et à écouter la musique d'un groupe sympa. Il y avait beaucoup de jeunes gens et j'avais le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand que moi. C'était une soirée tranquille, où je me trouvais en excellente compagnie.

Laura Itzkowitz

Mon plus beau souvenir de Paris s'est passé un matin, quand je me suis réveillée tôt pour courir, aux environs de 6h30. Je n'ai pas l'habitude de me lever si tôt, mais quand j'arrive à le faire, je me sens toujours bien. C'était un beau matin de printemps. Le soleil ne s'était pas encore levé, mais l'aube avait déjà passé. L'air était doux et un peu frais, grâce à la pluie qui était tombée pendant la nuit. En attendant le beau temps avec impatience, j'avais mis un short et un t-shirt. J'avais froid, habillée comme ça, mais je ne m'en inquiétais pas. Je savais que je me réchaufferais bientôt.

J'ai traversé la place d'Europe en regardant les trains immobiles sur les voies à la gare. J'ai pris une gauche, au serrurier au coin de la rue de Rome. J'ai passé par les luthiers et les archetiers bordant la rue, et je suis allée jusqu'au boulevard des Batignolles. J'avais l'intention d'aller au Parc Monceau. Ce matin, cependant, le Parc Monceau était fermé : il était trop tôt. Il n'y avait personne dans la rue. Déroutée, ma course près d'être un échec, je me suis arrêtée pendant un instant. Mon choix, c'était de continuer ou de rentrer à la maison. J'ai continué.

Je suis arrivée sur une place où plusieurs rues se proposaient à moi. J'ai pris la deuxième à ma gauche. Le soleil avait commencé à se lever : l'air était plus chaud. Je me sentais mieux. Après quinze, vingt, trente minutes – je ne sais pas – je suis tombée sur quelques gardiens du Palais de l'Élysée. C'était ma première fois devant l'Élysée, je n'avais jamais découvert cet endroit. Quelques minutes plus tard, quand mon regard est tombé sur la Madeleine, Paris était devenue vivante. Je n'avais plus la ville à moi toute seule. J'ai soupiré profondément. Le soleil me touchait la figure, et j'étais consciente de mes autres sens : je pouvais sentir l'odeur amère du métro, goûter le nouvel air laissé par l'aube, entendre l'eau coulant dans la rue et voir la journée devant moi. Je me suis trouvée de nouveau sur la place d'Europe. Ma course était finie et j'ai dû me dépêcher.

Kirin McElwain

Il n'y a aucune ville comme Paris. L'odeur du pain tout frais remplit la rue pavée où les grands écrivains se sont promenés jadis. En marchant sur les boulevards, on ne peut que lécher les vitrines avec les étalages d'écharpes de soie colorée qui évoquent un arc-en-ciel comme le roman de Zola. Paris est une ville dynamique. Le week-end, le jardin du Luxembourg est plein d'enfants avec leurs petits bateaux, et les jeunes couples s'embrassent sur les quais de la Seine comme dans la scène *des amants du Pont-Neuf*... Mais, une nuit, j'ai découvert un autre côté de Paris. Ce sont mes amis qui m'ont invitée à un « pique-nique nocturne ». En se baladant en vélib sur la rue sans les voitures, on a vu la grande Tour Eiffel briller en plein centre de la ville. Après le festin avec de bons fromages et des vins impeccables, j'ai vue la Tour Eiffel éteindre ses lumières. Rien ne bougeait, comme si la ville était endormie. Nous sommes restés sur le quai de la Seine à écouter le murmure d'un ruisseau, jusqu'à ce que le ciel s'éclaircisse. Je n'oublierai jamais l'aube que j'ai vue à ce moment-là. C'est le plus beau souvenir parisien.

Nao Mizuno

Je n'ai jamais trouvé facile de prendre des décisions, de choisir entre telle ou telle chose. Et maintenant, je me trouve confrontée à un défi impossible. Choisir « mon plus beau souvenir de Paris » c'est choisir la plus belle fleur dans les jardins de Giverny, la meilleure baguette de Paris, mon chat préféré au cimetière de Montmartre, le quartier le plus sympa, ou décider entre une tarte au chocolat et un macaron.

Dois-je parler de la nuit où nous sommes allées au Champ de Mars pour regarder le match de la Coupe du monde de rugby ? Ou bien de la fin de la « Nuit blanche », quand les Tuileries étaient tout illuminées et un jeune homme s'est mis à poil et a plongé dans la fontaine pour nous diriger alors que nous chantions la Marseillaise ?

Mais après tout, je crois que mon plus beau souvenir est lié à un moment assez ordinaire ; il m'a pris par surprise, quand j'étais toute seule, sortant d'un cours au Centre Madeleine. C'était une journée de mars, une de ces journées rares où il ne pleuvait pas. Je suis passée par les Tuileries et, ayant besoin de traverser la Seine, je suis descendue dans un passage souterrain pour marcher sur le pont. Tout d'un coup, j'ai entendu les notes douces d'un saxophone qui jouait une version jazz et pas du tout cliché de « La vie en rose » dont je ne voyais pas le joueur. En continuant, j'ai remarqué qu'elles venaient d'un homme qui était assis par terre. Puis je suis descendue sur le pont, et j'ai émergé dans le soleil avec une vue sur chaque côté de la Seine. L'eau scintillait, et je pouvais voir la cathédrale Notre-Dame, le Musée d'Orsay, l'Académie française, le Louvre, le Grand Palais et, bien sûr, la Tour Eiffel. C'est là que je me suis rendue vraiment compte de la beauté et du mystère de cette ville, et de combien je suis chanceuse d'avoir eu l'occasion d'y habiter pendant un an.

Christina Nyquist

C'était deux mois après mon arrivée à Paris. Avant que la pluie ait commencé et lorsque l'automne était encore très beau. Moi et deux amies, nous avons décidé de faire un pique-nique à Notre-Dame. Juste avant le coucher de soleil, nous avons tourné au coin de l'Hôtel-Dieu pour arriver sur le Parvis de Notre-Dame. Les études de Monet que j'ai vues dans les musées sur la lumière reflétée sur la façade n'ont jamais représenté une luminosité si brillante. Pour échapper aux touristes sur la place, nous avons fait notre petit bout de chemin vers le côté gauche de la cathédrale. J'avais visité Notre Dame plusieurs fois auparavant et, en traversant la place, j'avais l'impression que je la connaissais déjà bien.

Comme d'habitude assis sur le premier banc côté gauche, « l'homme aux pigeons » était entouré par ses amis, un juché sur sa tête. Quelques mètres plus loin, près des buissons au centre, l'homme âgé toujours soigneusement habillé s'occupait des petits oiseaux qui voltigeaient autour d'un bout de pain qu'il tenait à la main. Les danseurs de break que j'ai toujours vus à Saint Sulpice étaient au coin de la cathédrale en train de faire une nouvelle performance sur de la musique classique. Finalement, après être passées devant les gens qui faisaient du roller en serpentant à travers leurs cônes, nous avons descendu les escaliers pour nous mettre à côté de la Seine tranquille. En mangeant du pain et du fromage, accompagnés (bien sûr) d'un bon Bordeaux, je me suis rendue compte que c'était la première fois que j'avais le sentiment d'être chez moi à Paris. Que je n'étais plus une touriste, mais un nouvel habitant de la ville.

Pour le reste de la soirée, on a parlé et bu avec les gens autour de nous qui chantaient et jouaient de leur guitare. Cette nuit, je suis rentrée chez moi encore plus enthousiaste pour l'année encore à venir.

Sydney Rainville-Thomson

Je suis incapable de choisir un seul beau moment parisien parmi tous. Il y en a tellement... les infinies balades nocturnes, les café/clopes, les allers-retours en scooter, les bouteilles de vins partagées et les infinis rires et aventures avec *mes amies*... (comme dirait Lila !) La Nuit Blanche, les « *soirées pyjama* » chez moi, la pluie sur les toits de la Madeleine, les vendredis soirs à La Marquise, les week-ends à Montreuil-aux-Lions avec Karine et Laurent, le Jardin des Plantes avec Pauline et Cassandra, les mardis et vendredis avec les célèbres Michaël Bastien et Robert Georges, les Journées du Patrimoine avec Milan, Yohaán et Vera, l'escapade à Strasbourg avec Nao. Il est surtout impossible de ne pas mentionner les belles conversations chez Sophie Claire Simone qui m'ont beaucoup marquée, sa célèbre cuisine, ses invitations à dîner et les thés à minuit avec Michael Flanders. Ces souvenirs-là et plusieurs autres ont construit un sentiment permanent de bonheur et de découverte, de façon à ce que l'année entière reste en moi comme un des plus beaux moments de ma vie.

Yara Terrazas-Carafa

Je suis arrivée en septembre, je me suis présentée à Eglal pour obtenir un poste d'expert en informatique, et peu après je me suis retrouvée dans la salle des ordinateurs avec une cartouche d'encre. J'ai réparé une imprimante pointilleuse en lisant les textes des anciennes étudiantes de Smith. Elles racontaient leurs plus beaux souvenirs avec la précision que j'utilise pour indiquer ma date de naissance. Le compte-rendu était exact, presque mathématique : « voilà le sommet de mes expériences en France ». Il y avait des étoiles, de la musique ou du Nutella, et ces réminiscences tenaient sur une page A4. Avec mon encre noire sur les mains, j'ai imaginé les étoiles, la musique et le Nutella.

Neuf mois ont passé, et maintenant on me pose la même question : « Ton plus beau souvenir de Paris , tu peux le raconter ? Et l'imprimer ? En Palatino 16, s'il te plaît, à rendre jeudi. »

Voici ma réponse : il n'y en a pas.

Je suis aussi pointilleuse que l'imprimante. Je ne peux pas tirer les souvenirs comme des photographies pour sélectionner la plus photogénique. Oui, j'ai des souvenirs très jolis – des moments magiques où je me suis dit, « N'oublie pas ça. C'est ta vie, c'est plus qu'un conte de fées ! » – mais je me perds en face des superlatifs. Je ne peux pas peser un instant en le comparant à un autre, je suis incapable d'en sélectionner un seul pour l'encadrer et l'admirer. L'idée d'une apogée suggérerait que j'ai accompli quelque chose qui me permet de rayer la France de ma liste. Si j'avais un seul plus beau souvenir, je n'aurais aucune raison de revenir à Paris ; je pourrais le garder dans sa boîte et le montrer aux autres : « Il était une fois mon année à Paris. C'est beau, n'est-ce pas ? »

Je ne veux pas garder Paris comme une carte postale. Je ne veux pas enfermer la France dans la définition d'un plus beau souvenir. Je n'ai pas encore fini. Mon plus beau souvenir de la France, le sommet de tout, arrivera peut-être la prochaine fois.

Caroline Winschel

C'était un des premiers samedis ensoleillés du printemps, mais je n'étais pas dehors. J'avais passé tout l'après-midi à l'Opéra Bastille, où j'avais travaillé et retravaillé la Symphonie n°1 en do majeur de Beethoven, en tant que violoniste à l'Orchestre de Sciences Po. La fatigue et le stress enveloppaient tous les musiciens, qui parvenaient seulement à émettre des notes cacophoniques sans qualité musicale. Enfin, vers 19 h, nous avons quitté l'Opéra, ce monumental bâtiment en béton et en acier qui avait été notre prison pendant quatre heures. Instruments, pupitres et partitions à la main, nous étions une dizaine à nous diriger vers le métro Bastille, délivrés de la fatigue mais abattus d'avoir perdu un samedi, alors que les exposés et les contrôles nous attendaient la semaine suivante. En nous approchant du guichet, nous avons remarqué un grand espace, situé juste avant les portillons de contrôle des billets.

Soudain, Diane, violoniste comme moi, s'est arrêtée. « Est-ce que vous n'avez jamais envie de jouer ici ? » a-t-elle demandé. Silencieux, nous nous sommes regardés en souriant. Après cette journée énervante, nous voulions nous détendre, oublier les erreurs que nous avons commises, dépenser notre nouvelle énergie. Nous avons commencé à jouer. Nos soucis des devoirs à venir se sont dissous dans la mélodie qui est née. Nous sommes restés debout pendant plus d'une heure, en nous perdant dans la musique, sans entendre les applaudissements des voyageurs autour de nous, sans voir les pièces de monnaie qu'ils nous laissaient par terre (plus tard, nous avons trouvé 35 euros). Mon « plus beau » souvenir de Paris s'est donc déroulé à l'intérieur d'une station de métro laide et sans doute sale, où pour la première fois depuis longtemps, j'ai fait quelque chose uniquement pour moi, sans trop réfléchir.

Christine Zhang